

Debby BANHAM et Rosamond FAITH, *Anglo-Saxon Farms and Farming*, Oxford, Oxford University Press, 2014, xvi+336 p., 8 planches couleur, 65,00 £.

La grande majorité des Anglo-Saxons étaient des « paysans » (*peasants*), c'est-à-dire (selon la définition proposée par ce livre) des gens qui « cultivaient la plupart de ce qu'ils mangeaient, et mangeaient la plupart de ce qu'ils cultivaient » (p. 2). C'est au travail de ces « cultivateurs » (*farmers*, le terme n'a aucune connotation de statut), à leur production et aux paysages qu'ils ont contribué à créer que s'attache ce livre. Il n'existait pas jusqu'ici de véritable synthèse sur l'agriculture et les pratiques agraires de l'Angleterre du haut Moyen Âge, entre la fin de l'époque romaine et la Conquête normande de 1066 : ce livre comble cette lacune, et cela de façon d'autant plus heureuse que les deux auteurs abordent le sujet depuis des perspectives différentes et tout à fait complémentaires. En dehors d'une introduction et d'une conclusion communes, l'ouvrage est en effet divisé en deux parties distinctes : venue de l'histoire de l'alimentation et des produits agricoles, D. Banham a axé la première partie du livre sur les pratiques, les techniques et les productions agricoles (plantes et animaux) ; spécialiste des structures agraires et des sociétés paysannes, R. Faith se concentre dans la seconde partie sur les paysages agraires et leurs évolutions au cours de la période.

La première partie porte donc sur le travail et les produits agricoles : il compte deux chapitres sur les plantes, puis deux sur les animaux. L'étude est savante, systématique et claire, faisant appel à toute la documentation existante : traités de gestion domaniale, lois, chartes, littérature didactique, textes médico-magiques, sources narratives, iconographie, archéologie du paysage, archéologie des restes biologiques (archéozoologie, archéobotanique), céramologie et archéologie d'autres types d'artefacts, toponymie, linguistique. Par ailleurs, il est souvent fait recours à l'expérience des agriculteurs actuels (en particulier ceux qui pratiquent une agriculture biologique). Le propos exhaustif en ce qui concerne le travail des champs (le long développement sur l'outillage aratoire est très complet et remarquablement nuancé) et l'élevage (jusqu'à l'apiculture) ; en revanche le travail des vignes, jardins et forêts a été volontairement exclu de l'étude. Si l'on comprend que la viticulture (marginale pour la période) ait été laissée de côté, le choix est contestable pour le travail forestier (mais cela est en partie compensé dans la seconde partie), et surtout pour l'horticulture. En effet, sans éléments sur cette activité essentielle du système de production paysan, il est difficile d'avoir une image claire de l'alimentation, mais aussi des conditions et du temps de travail des cultivateurs.

La seconde partie propose une histoire des paysages agraires : des études par type de paysage (côtes et vallées, régions boisées, plateaux crayeux ou calcaires, landes) sont encadrées par deux chapitres plus généraux qui mettent ces études en perspective. Dans l'ensemble de cette partie, le vocabulaire agraire anglo-saxon est étudié en lien avec le paysage, en particulier à partir de la toponymie. L'auteure montre ainsi comment la mise en place des paysages est déterminée par les pratiques agraires. Le grand intérêt de cette partie (et du livre en général) est de dégager une chronologie de l'histoire agraire de l'Angleterre, que la conclusion explicite : d'abord une période d'*abatement* au début de la période, c'est-à-dire non pas de déprise agraire mais de repli sur les activités pastorales, moins coûteuses en travail et en temps ; puis l'amorce d'une « révolution agricole » (le mot est lâché en conclusion, p. 295) à la période *mid-Saxon* (VII^e-IX^e siècle), où commencent plusieurs des évolutions qui mèneront à partir du XIII^e siècle au régime agraire traditionnel anglais des *openfields*. Champs laniérés, développement de la culture du froment (plutôt que de l'orge ou de l'épeautre), diffusion de la charrue, essor de l'élevage ovin et porcin datent de ces siècles ; d'autres aspects en revanche sont plus tardifs, comme la systématisation des assolements et de la coopération paysanne. L'agriculture anglo-saxonne n'est donc pas abordée comme un phénomène statique, mais comme une évolution qui n'est pas encore achevée à l'époque de la Conquête normande : le paysan de la fin du Moyen Âge central n'aurait sans doute pas reconnu un paysage du XI^e siècle.

L'étude, bien entendu, ne pouvait être exhaustive : les auteures ont dû tracer des lignes entre ce qui serait traité et ce qui ne le serait pas. On a dit que le livre s'attachait avant tout aux cultivateurs, à leur travail et aux effets de ce travail. Logiquement, la transformation des produits hors de l'exploitation agricole n'est donc pas traitée dans le livre : ainsi le traitement des céréales s'arrête après l'aire à battre, mais ne va pas jusqu'au moulin. Les limites de l'étude tiennent aussi au caractère incomplet de la documentation : celle-ci est fragmentaire, mal répartie dans l'espace (le Sud de l'Angleterre prédomine nettement, en particulier dans les études sur le paysage) et dans la période (la documentation écrite pour le X^e-XI^e siècle est bien plus abondante que pour les siècles précédents). En revanche, les comparaisons avec d'autres espaces auraient pu être plus développées : elles sont d'ailleurs plus inégales qu'absentes. De fait, le lecteur francophone est frappé par la rareté des comparaisons avec le continent européen en général et avec le monde franc en particulier (or la Gaule du Nord a beaucoup en commun avec l'Angleterre), tandis que l'Irlande (qui pourtant n'a pas connu la matrice romaine) est souvent citée à titre de comparaison. Ce trait se ressent dans la bibliographie, presque exclusivement en langue anglaise : ainsi il n'est fait nulle mention des travaux d'un Robert Fossier, ou plus récemment d'un Jean-Pierre Devroey, alors que l'excellent livre de Fergus Kelly sur l'agriculture irlandaise est souvent invoqué en contrepoint¹. Dans certains cas, ce défaut conduit à des propos incomplets : ainsi quand la mise en place des *hundreds* (districts ruraux) est discutée sans mention du modèle carolingien (p. 158-161). De même, quand l'une des auteures affirme que « les aliments d'origine animale étaient une rareté » (p. 76), on aurait aimé qu'elle se positionne face aux propos de Massimo Montanari (régulièrement réaffirmés, y compris dans des publications en anglais²) sur l'importance relative de l'alimentation carnée dans les premiers siècles médiévaux, et ce jusque dans la paysannerie. L'Angleterre différait-elle de l'Italie à cet égard ?

Le livre se veut écrit pour un public savant, mais savant à moitié : soit les lecteurs du livre sauront des choses sur l'Angleterre anglo-saxonne, mais assez peu sur l'agriculture, soit ils seront dans le cas contraire (p. 2). En cela, l'objectif est atteint auprès d'un lecteur qui se situe dans la première catégorie : les développements techniques sont clairs, le vocabulaire est bien expliqué (un lexique peut-être un peu trop succinct est proposé p. 301-302), les schémas, cartes et illustrations sont nombreux et bien commentés : c'est en particulier le cas des enluminures (un cahier central de 8 planches en couleurs). Au lecteur féru d'agriculture et d'histoire du paysage, l'Angleterre anglo-saxonne est également ouverte.

Alban Gautier
Université du Littoral Côte d'Opale

¹ F. KELLY, *Early Irish Farming*, Dublin, 1997.

² M. MONTANARI, *La Fame et l'abbondanza : Storia dell'alimentazione in Europa*, Bari, 2003 ; trad. fr. *La faim et l'abondance : histoire de l'alimentation en Europe*, Paris, 1995 ; trad. angl. *The Culture of Food*, Oxford, 1996.